

# *Études baudelairiennes, à la Banconnière, Neuchâtel; - I. Les Années Baudelaire, 1969, 205 p. – II. Études baudelairiennes, 1971, 226 p.*

Marcel A. Ruff

Volume 4, numéro 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500206ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500206ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ruff, M. A. (1971). Compte rendu de [*Études baudelairiennes, à la Banconnière, Neuchâtel; - I. Les Années Baudelaire, 1969, 205 p. – II. Études baudelairiennes, 1971, 226 p.*] *Études littéraires*, 4(3), 371–374. <https://doi.org/10.7202/500206ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

du système critique de l'auteur des *Causeries*.

Jean-Pierre Richard n'a pas hésité à s'armer de cette sympathie pour interpréter ses poètes romantiques et surtout pour réhabiliter son prédécesseur dans la carrière. Faut-il le rappeler après lui : Sainte-Beuve, virtuose du questionnement frôleur, herméneute de la superficialité signifiante, est le héros fondateur de toute la critique d'aujourd'hui.

Clément MOISAN

Université Laval

□ □ □

Études baudelairiennes, à la Baconnière, Neuchâtel ; — I. *les Années Baudelaire*, 1969, 205 p. — II. *Études baudelairiennes*, 1971, 226 p.

Il convient d'abord de saluer cette collection nouvelle, créée et dirigée par MM. Marc Eigeldinger, Robert Kopp et Claude Pichois. Le *Bulletin baudelairien* de l'Université Vanderbilt, modèle d'élégance et de discrétion, nous apportait déjà depuis 1965 de précieux éléments d'information. En 1969 *le Cramérien*, organe du Cramer-Club (société des Amis de Samuel Cramer, exclusivement composée d'amateurs), faisait une apparition plus discrète encore, puisque ce périodique est publié hors commerce. Il n'en fournit pas moins une documentation remarquable. Ce *Cramérien*, de dimensions très limitées, s'adonne strictement à ce que Baudelaire appelait la « chercherie », et le *Bulletin baudelairien*, quoique plus éclectique, reste fidèle à son

titre de simple *bulletin*. Il y avait donc place encore pour une publication spécialisée d'un champ plus vaste, comparable à ce qui se fait pour Balzac ou Stendhal, et tous les baudelairistes se réjouiront que cette lacune soit comblée.

Nous passerons rapidement sur *les Années Baudelaire* parce qu'il est un peu tard pour en parler, d'autant plus que l'objet principal de ce volume est un recensement analytique des manifestations et publications qui se sont succédé pendant près de trois ans (d'où le pluriel . . . singulier du titre) pour célébrer le centenaire de la mort du poète. Le regretté André Billy s'était félicité d'y trouver une verve agressive, pourtant bien étrangère au caractère de ce critique si tolérant et si courtois. D'autres ont regretté, non pas la verve, toujours bienvenue, mais le ton « sarcastique », ainsi qualifié par les auteurs eux-mêmes, qui pourtant savent bien que, pas plus que d'autres, ils ne peuvent prétendre au privilège de l'infailibilité . . . Cela dit, ceux qui, sans s'arrêter à des jugements d'humeur, chercheront de l'information sur le sujet, consulteront ce travail avec fruit.

Après ce galop d'essai de jeunes poulains qui s'ébrouent sans se soucier des éclaboussures, on est soulagé de trouver l'équilibre rétabli dans le second volume. Une seule exception : le compte rendu d'un livre de Luigi de Nardis par M. Dolf Oehler. M. Luigi de Nardis avait été fort bien traité dans *les Années Baudelaire*, en particulier pour sa communication sur Walter Benjamin au Colloque de Nice (p. 136). M. Oehler l'attaque avec aigreur sur ce point comme sur plusieurs autres. Ses critiques, justifiées ou non, seraient plus convaincantes si elles

étaient formulées en termes mesurés.

Le reste du volume ne soulève aucune objection de ce genre. La présentation, par W.T. Bandy et Claude Pichois, du dossier complet de *Hiawatha*, y compris vingt-huit pages inédites de Baudelaire (un record aujourd'hui !), est exemplaire. Tout y est. On sait maintenant que la fureur de Baudelaire contre « ce misérable » Stoepel était amplement justifiée, car il avait exécuté son contrat sans plaisir, mais avec infiniment de soin et de conscience. Voilà au moins un cas où on ne pourra pas nous dire qu'il a été lui-même l'artisan de ses déboires.

Les dimensions d'un compte rendu ne nous permettent pas de rendre justice à chacune des études qui suivent, toutes solides et substantielles. Signalons quelques apports précis : les *Propos baudelairiens* de Pascal Pia, qu'on aurait souhaité plus abondants, tant on a toujours de plaisir et de profit à le lire. Robert Fuglister fournit une vaste documentation sur *Baudelaire et le thème des bohémiens*, István Fodor sur les études baudelairiennes en Hongrie, Claude Pichois sur Edmond Albert, ce curieux « éditeur en placard » qui fut l'ami de Baudelaire. Jean-François Delesalle, marchant sur les traces de son oncle Jacques Crépet, présente quelques rapprochements assez frappants avec l'œuvre de Keats. Claudine Quémar-Hof s'est demandé pourquoi Baudelaire avait cité Palmyre à la fin de *Bénédiction* et a fait à ce sujet une enquête approfondie et fort intéressante. Aux sources possibles qu'elle signale, elle nous permettra d'ajouter un texte célèbre que Baudelaire connaissait à coup sûr, comme tous les écoliers de France, celui de La Bruyère :

« Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire » . . .

Je reviens en arrière pour mentionner, quoiqu'elle prenne place tout naturellement dans la première partie, celle des inédits, la brève présentation par Claude Pichois de deux notes manuscrites de Baudelaire, passées en vente à l'Hôtel Drouot en 1963. La première consiste en une série de notices sur onze tableaux ou dessins de Courbet. On sait que le peintre maniait moins aisément la plume que le pinceau et que la *Correspondance générale* de Baudelaire contient même une lettre de Courbet, entièrement écrite de la main de Baudelaire, signature comprise (t. I, p. 111-112). Dans le cas présent il semble que Courbet ait dicté son texte, au moins approximativement, et que Baudelaire se soit contenté de le traduire en français correct.

Le second document attire davantage l'attention par son titre, bien connu des lecteurs de *Mon cœur mis à nu* : *Hygiène, conduite, méthode*. Le sous-titre précise que Baudelaire a placé sous cette rubrique des *Extraits de « The Conduct of Life » d'Emerson*.

Si j'ai gardé ce sujet pour la fin, c'est qu'à cette occasion Claude Pichois soulève en quelques lignes deux problèmes importants. Du fait que *The Conduct of Life* a été publié en 1860 il déduit que « c'est de 1860 ou 1861 à 1863 que Baudelaire s'intéresse à ce livre, alors qu'il traverse ce qu'on a appelé une crise religieuse. Une crise, qui, à nos yeux, fut autant, sinon plus, morale que religieuse ». L'auteur, on le voit, est prudent. Peut-être ne l'est-il pas assez. Lui, qui ironise volontiers sur les hypothèses (des autres), le voilà qui se laisse prendre ici en flagrant délit d'hypothèse,

et l'une des plus hasardeuses. Il n'en est certes pas l'inventeur, mais pourquoi l'adopter ? Des « crises », on en rencontre d'un bout à l'autre de l'existence de Baudelaire. Je n'en vois pas plus entre 1860 et 1863 que dans les années suivantes.

Le fond de la question, c'est peut-être cette fameuse série *Hygiène, conduite, morale*. On se rappelle qu'en 1938 Jacques Crépet a estimé qu'elle devait être « restituée » au recueil *Fusées*, dont la composition, selon des recoupements, serait comprise entre 1855 et 1862, tandis que *Mon cœur mis à nu* devrait être reporté à la période 1859-1866. Tant que la série *Hygiène* se trouvait à la fin de ce second recueil, on en avait conclu à une conversion finale du poète. Maintenant il ne s'agissait plus que d'une « crise » passagère qui se situait entre 1860 et 1863. Comme Claude Pichois le rappelle dans *les Années Baudelaire* (p. 85), j'avais, dès 1955, contesté les conclusions de Jacques Crépet en opposant à ses rapprochements « d'autres rapprochements qui ne sont ni plus ni moins probants », c'est-à-dire, selon mes propres termes, « ne tendent pas à opposer une date à une autre, mais à démontrer que les conjectures avancées sur ce sujet ne résistent pas à l'examen » (*l'Esprit du Mal et l'esthétique baudelairienne*, p. 356).

Quant à la datation des notes sur *The Conduct of Life*, le *terminus a quo* est incontestable, mais le *terminus ad quem* relève encore de l'hypothèse, — hypothèse ruinée par les deux références au même ouvrage dans *Pauvre Belgique*, rédigée de 1864 à 1866, références qui renvoient à des passages que Baudelaire n'avait

pas relevés antérieurement. Et n'oublions pas que dans *Pauvre Belgique* on trouve aussi plusieurs notes qui seraient tout à fait à leur place dans la série *Hygiène* ou dans *Mon cœur mis à nu*. Cette question de dates n'est pas futile, en raison des conséquences qu'on en tire sur cette prétendue « crise » religieuse ou morale qui se serait terminée en 1863. Or les textes, eux, montrent que Baudelaire, entre 1860 et 1866, est passé, comme auparavant, par des alternatives de foi et de doute, la seule différence étant que les expressions de foi y sont nettement plus fréquentes que dans les années antérieures.

Reste le second point soulevé à la fin de l'article : le classement des « *Journaux intimes* », titre qui n'est pas de Baudelaire et ne correspond absolument pas au contenu, tout le monde en est d'accord. Nous admettrons volontiers avec Claude Pichois que *certaines* des notes de la série *Hygiène* n'étaient pas destinées à *Mon cœur mis à nu*, mais il nous accordera qu'on peut en dire autant des recueils dont il sépare cette série. En revanche il en est qui conviendraient aussi bien à *Fusées* (deux d'entre elles portent cette mention) qu'à *Mon cœur mis à nu*, la distinction de ces deux titres étant, comme nous allons le voir, purement arbitraire.

Reprenons le problème à la base. La base, c'est le « gros paquet de manuscrits réunis sous le titre de *Mon cœur mis à nu* » (note de J. Crépet dans les *Œuvres posthumes*, éd. Conard, t. II, p. 171), paquet constitué par Baudelaire, titre écrit de sa main, sauf erreur : un paquet, un titre. C'est Poulet-Malassis qui a divisé et classé, de sa propre autorité, apparemment sans intention

de publier. Il n'y a aucune raison de penser que les notes *Fusées* étaient groupées ensemble et séparées des autres. Ce que nous savons, c'est que ces notes étaient prises en vue d'un livre, *un seul*. Comme pour ses autres ouvrages, Baudelaire a longtemps hésité entre plusieurs titres dont l'un est : *Fusées et suggestions*). Dans son traité avec Hetzel du 13 janvier 1863, ce livre est intitulé « provisoirement ou définitivement *Mon cœur mis à nu* ». Après cette date je ne vois pas trace d'un autre titre. Les notes portent la mention tantôt de *Fusées* ou *Fusées-suggestions*, tantôt de *Mon cœur mis à nu*, selon le choix momentané de l'auteur et, d'après ce qui précède, on peut admettre que la mention *Fusées* a disparu après 1862, ce qui explique les recoupements de J. Crépet. Mais il paraît bien clair que toutes ces notes avaient la même destination, à l'exception de quelques notes personnelles laissées dans le dossier par mégarde ou pour des raisons que nous ignorons.

Dans ces conditions pourquoi respecter le découpage de Poulet-Malassis ? et surtout pourquoi l'aggraver en ajoutant une section de plus ? À notre avis, la solution rationnelle de ce problème, et c'est aussi la plus simple, consiste à maintenir l'unité de l'ensemble, sous son titre authentique de *Mon cœur mis à nu*, en suivant, faute de mieux, l'ordre que Poulet-Malassis nous a laissé, puisqu'il est impossible de retrouver l'ordre, ou le désordre, du manuscrit original. C'est ce qu'après mûre réflexion nous avons fait dans « l'Intégrale » *Baudelaire*. On peut contester cette solution, on ne peut pas lui reprocher d'être arbitraire, reproche auquel, je le crains, restent exposés tous

les « classements », si ingénieux soient-ils.

Marcel A. RUFF

Université de Nice

□ □ □

Léon SOMVILLE, **Devanciers du surréalisme, les groupes d'avant-garde et le mouvement poétique 1912-1925**, Genève, librairie Droz, 1971, 217 p.

En abordant la savante étude que nous propose aujourd'hui M. Léon Somville, il convient avant toute chose d'analyser les termes du titre. André Breton, l'écrivain surréaliste le mieux représenté dans l'ouvrage, est évoqué en tout dix-neuf fois (dont six en notes), ce qui le laisse bien loin derrière Barzun, Beaujuin, Clouard, Marinetti ou Verhaeren. Le surréalisme, de toute évidence, apporte ici au titre un aspect alléchant que les poétiques d'avant-garde des années 10 ne possèdent pas. « Devanciers du surréalisme », ces groupes le sont, mais chronologiquement plus qu'autre chose, comme les « précieux » précèdent les « classiques ». On pourra toujours trouver, en y regardant de près, quelques points communs (le recours à l'inconscient en l'occurrence, mais s'agit-il de la même conception de l'inconscient ?) ; là se bornera pourtant la similitude. Plutôt que de chercher une vaine querelle à l'A., contentons-nous d'inverser les titres. L'étude des groupes d'avant-garde et du mouvement poétique vers 1912 constitue le véritable sujet de l'ouvrage. La matière ne manque pas, le domaine est vaste et le choix légitime.

Ce premier problème écarté, un autre surgit immédiatement qu'il faut signaler, et à propos duquel l'A. s'explique d'ailleurs. Autant les surréalistes attirent les critiques,